

Séquences

Pour un cinéma d'auteurs

Numéro 20, février 1960

URI : id.erudit.org/iderudit/52145ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1960). Pour un cinéma d'auteurs. *Séquences*, (20), 27–27.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Pour un cinéma d'auteurs

Alexis Kapler, cinéaste soviétique, collaborateur attitré de Serge Youkevitch, a fait d'intéressantes déclarations sur l'avenir du cinéma. Voici les passages les plus importants de son entretien avec Simone Dubreuilh.

Un nombre immense de malheurs du cinéma, d'échecs de grands metteurs en scène sont dus au fait que le scénario d'un film n'est pas considéré comme l'essentiel, ce qu'il est, mais comme l'accessoire !

Je m'empresse de préciser que j'excepte Chaplin, Eisenstein et Dovjenko. Réalisateurs complets, ils possèdent leur univers et leur philosophie propres...

Le désaccord existant entre ce dont le cinéma a besoin, littéralement, et ce dont il dispose, constitue une des plus grandes lacunes du cinéma contemporain.

On se refuse trop souvent à admettre d'abord que le pouvoir exercé par l'écran sur les êtres humains égale déjà celui des livres et, quelque jour, le dépassera, ensuite que le cinéma a engendré un genre absolument nouveau de littérature et que cette littérature est la *vraie* littérature du XXe siècle.

Ce malentendu fondamental a des origines lointaines : historiquement les metteurs en scène apparaissent, en effet, avec les écrivains de cinéma. Ce n'est qu'un peu plus tard, vers 1910, que se fit sen-

tir la nécessité d'auteurs. Mais les réalisateurs possédaient déjà à cette époque une hégémonie à forme souvent financière qu'ils se refusèrent à perdre. Cependant, ces mêmes metteurs en scène, férus de leurs prérogatives, ne peuvent se passer des écrivains.

Conséquence directe de cette dévalorisation : plusieurs grands écrivains ne sont jamais venus au cinéma. Dans le meilleur des cas, ils ont permis l'adaptation de leurs oeuvres, mais sans y collaborer effectivement.

Or, le cinéma de l'avenir sera essentiellement du cinéma d'auteurs. La traduction visuelle des grandes pensées, des grands problèmes est impossible sans le concours des grands écrivains. Le sortilège de metteurs en scène même géniaux ne peut rien contre cette carence . . . En fait, un chef-d'oeuvre ou une grande oeuvre exigent toujours la rencontre de *deux* artistes, un réalisateur, un écrivain. Le cinéma ne peut vivre sans l'un et l'autre.

Trouver la forme qui permettra à ces deux créateurs égaux de co-exister est urgent.

Le cinéma transmue ce qu'il touche

Le cinéma transmue ce qu'il touche. L'art d'abord, s'il se manifeste sur les écrans de façon péremptoire, ne ressemble à aucun de ceux qui s'affirmaient avant la caméra, même si d'anciens modes d'expression sont utilisés. L'âme, ensuite, ou plutôt ce que nous appelons de ce nom, faute d'un autre : cette AURA dont sont sensiblement, sinon visiblement entourés des êtres qui, dans les films, ne nous parlent jamais mieux que lorsqu'ils se taisent. S'il s'agit d'un autre monde ce n'est plus de quelque improbable au-delà, mais d'un univers parallèle au nôtre où ne vivent que les vivants d'une existence si riche et si secrète que nous en ignorions à peu près tout sans le piège des images mouvantes.

Claude MAURIAC